

Les contributions ici rassemblées entreprennent d'explorer un domaine au destin paradoxal : l'orientalisme. Malgré l'immense notoriété que lui a donnée le texte aussi fondateur que polémique d'Edward Said, *Orientalism: Western Conceptions of the Orient*<sup>1</sup>, ce champ reste en effet relativement méconnu, ou abordé sous des angles précis, qui limitent la compréhension du phénomène dans toute son ampleur. Dans le sillage de Said, une large part des analyses s'est attachée à l'orientalisme savant, celui des linguistes, philologues, traducteurs qui ont les premiers tenté de déchiffrer la langue et la culture orientale, pour la rendre accessible à l'Occident—un Occident dont les ambitions, on le sait, ne se limitaient pas à s'emparer d'un pur savoir, mais visaient d'autres conquêtes, bien plus concrètes. Le courant anglo-saxon florissant des « Colonial / Post-Colonial Studies » est largement héritier de cette approche critique à la fois historique et idéologique. Cependant, d'autres lectures comme celle des « Cultural Studies », inspirées par la critique de l'histoire matérielle, sont venues compléter et parfois questionner cette première approche, en mettant l'accent cette fois sur la culture populaire et ses mille et une formes d'emprunts ou d'interactions culturelles entre Orient et Occident.

À la difficulté présentée par ce morcellement des approches critiques s'ajoute l'émiettement ou le manque de définition de l'objet d'étude lui-même. Tout d'abord parce que, du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle, le concept plus ou moins fantasmé d'« Orient » a recouvert et englobé des régions aussi diverses que l'Inde, les domaines persan et turc, l'Égypte, voire l'Afrique du nord, et jusqu'à l'Extrême-Orient—et l'on verra que l'Orient dont

traitent les articles de ce volume est tout aussi divers et insaisissable ; mais aussi parce que, à l'inverse, la réponse occidentale à cet Orient aux contours très flous a généralement été étudiée du point de vue d'un pays particulier, le plus souvent de l'une des deux grandes puissances impérialistes que furent la Grande-Bretagne et la France. Pourtant, les études comparatistes qui se limitaient à confronter les politiques coloniales de ces deux grands empires se voient aujourd'hui complétées par des approches renouvelées, qui mettent en lumière le rôle actif joué sur la scène internationale par des acteurs ou des pays moins souvent évoqués : ainsi le volume de la *Revue Germanique Internationale* intitulé *Itinéraires orientalistes : entre France et Allemagne*<sup>2</sup> révèle les multiples formes de convergences entre les parcours des orientalistes français et allemands : collaboration, émulation, rivalités, etc. Il y a là les germes d'une analyse comparatiste étendue, qui paraît désormais indispensable à la connaissance du phénomène de l'Orientalisme, par essence trans-disciplinaire et trans-culturel.

C'est dans ce contexte que se saisit la démarche du présent volume, qui consiste à croiser les regards sur l'Orient depuis divers points de l'espace européen, incluant le monde anglophone, qui fait l'objet des développements de la première partie, mais aussi, et de façon beaucoup plus novatrice, l'Europe centrale et orientale : les contributions de la seconde partie rappellent que l'Autriche, la Bulgarie, la Hongrie, la Pologne, la Roumanie, la Slovaquie et la Russie, de même que la Tchécoslovaquie et la Bosnie-Herzégovine<sup>3</sup>,

<sup>1</sup> Londres, Penguin, 1995 (1<sup>ère</sup> éd. 1978).

<sup>2</sup> P. Rabault-Feuerhahn & C. Trautmann-Waller (éds.) Paris, CNRS éditions, 7/2008.

<sup>3</sup> Un site consacré à l'histoire de l'orientalisme, qui sera réalisé prochainement dans le cadre de l'UMR

eurent aussi leurs grands découvreurs et leurs grandes figures d'orientalistes savants, érudits, ou tout simplement passionnés.

Le parti pris de ce volume est donc celui de l'ouverture et du croisement des approches et des disciplines ; et ce rassemblement de tous dans un même creuset de réflexion induit une forme de neutralité idéologique fort différente des affrontements polémiques qui minent souvent le champ des études coloniales et post-coloniales. C'est ce choix de la transversalité et de la pluridisciplinarité qui a guidé les premiers travaux collectifs du groupe Anglorient, formé de spécialistes des études anglicistes. Les deux volumes *L'Orient des femmes*<sup>4</sup>, et *Rêver d'Orient, connaître l'Orient*<sup>5</sup> ont cherché à comprendre l'attrait de l'Orient pour l'Occident, et ont ainsi posé les premiers jalons de la réflexion ici poursuivie et très largement étendue. Par ailleurs, deux colloques internationaux co-organisés par l'UMR 7528 Mondes iranien et indien ont réuni le groupe Anglorient et les connaisseurs des orientalismes d'Europe centrale et orientale<sup>6</sup>. On trouvera ainsi dans ce volume les analyses d'historiens, de philologues, de linguistes, de spécialistes de la littérature et de la traduction, des arts visuels et de l'histoire l'art, ainsi que des codicologues. Ce dialogue fertile entre les disciplines contribue à jeter des éclairages multiples et complémentaires

---

Mondes iranien et indien, va pallier l'absence d'une contribution sur ces deux derniers pays dans le présent volume. On pourra y lire de X. Celnarova, "Czech and Slovak Studies on the Islamic Near East"; d'autre part on peut consulter en attendant : L. Gazič & R. Smajič : « Manuscrits orientaux à Sarajevo », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, 99-100 (2002), p. 33-43.

<sup>4</sup> Pauline Lavagne et Marie-Elise Palmier-Chatelain (éds.), Lyon, ENS éditions, 2002.

<sup>5</sup> Isabelle Gadoin et Marie-Elise Palmier-Chatelain (éds.), Lyon, ENS éditions, 2008.

<sup>6</sup> « Orientalisme : culture érudite, culture générale », Paris, Institut National de l'Histoire de l'Art, 7-8 octobre 2005 (co-organisé par l'UMR Mondes iranien et indien et le GDRI Les mondes lettrés/ACI TTT 014 ; avec le soutien de la Maison des Sciences de l'Homme et l'Institut d'Iranologie de Vienne) ; « Heritage of East European Orientalism/Traces de la connaissance de l'Orient en Europe centrale et orientale », Université Paris-Diderot, 26-27 septembre 2008 (co-organisé par l'UMR Mondes iranien et indien, Université Paris-Diderot et l'Institut d'Études de l'Islam et des Sociétés du Monde Musulman ; avec le soutien de la Maison des Sciences de l'Homme et de l'Université Paris III).

sur ce phénomène particulier que fut l'intérêt occidental pour le monde oriental, du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle.

La confrontation ici opérée entre l'orientalisme anglo-saxon et celui des autres pays européens, jusqu'aux confins de la Russie, met en valeur la remarquable extension du phénomène orientaliste, et en révèle de nouveaux traits. Tout d'abord le fait — et c'est l'une des révélations majeures de cet ouvrage — que l'orientalisme ne peut plus être pensé exclusivement comme une forme d'appropriation intellectuelle de l'étranger qui serait essentiellement imputable à la logique impérialiste : car des pays qui n'avaient rien de puissances coloniales, mais se trouvaient à l'inverse sous le joug de celles-ci, ou tout simplement en contact avec elles, comme sur tout le pourtour de l'Empire ottoman, ont pu *eux aussi* développer des formes variées d'intérêt ou de fascination pour l'Orient. L'hypothèse saidienne d'un orientalisme quintessentiellement « impérialiste » est donc à compléter et à nuancer par l'existence de cet « orientalisme des frontières », ou « orientalisme de contact », qui ne fut pas moins vif, ni moins fertile, que le premier dans le cadre des trois empires (autrichien puis austro-hongrois, ottoman et russe) et passant par un grand nombre de langues de réception. Et même dans le cas de l'impérialisme que l'on pourrait dire « conquérant », on découvre ici que les peuples colonisés eux-mêmes ont pu travailler main dans la main à établir les bases fermes d'une connaissance, si ce n'est mutuelle, du moins partagée : la contribution de Bernard Le Calloc'h montre qu'un certain nombre d'Indiens — et pas seulement issus des milieux lettrés — ont activement collaboré aux travaux de la très renommée « Asiatic Society of Bengal », mettant leurs capacités linguistiques et leur goût pour la recherche au service de la puissance coloniale. La construction du savoir orientaliste se révèle avoir été une entreprise collaborative et non plus seulement dominatrice.

De là découle la seconde conclusion qui s'impose à la lecture des études rassemblées dans ce volume, à savoir l'impossibilité d'opposer nettement orientalisme savant et orientalisme populaire. Bien des articles prouvent ici à quel point les sociétés savantes européennes (anglaises, françaises, allemandes) telles que la Royal Asiatic Society of Bengal ou la Société asiatique de Paris travaillèrent en parallèle, et parfois en collaboration avec des hommes qui étaient des penseurs et

des chercheurs d'excellence, mais dont l'Histoire a oublié ou effacé la personnalité, et parfois même l'œuvre. Il faut voir l'une des caractéristiques majeures de l'histoire de l'orientalisme dans cette aventure de coopération entre des individus qui ont souvent disparu des annales, et des institutions académiques (sociétés savantes, universités, bibliothèques nationales...) qui ont quant à elles marqué l'Histoire, en capitalisant et en validant les travaux de ceux-ci.

C'est l'un des aspects les plus attachants et les plus passionnants de ce volume que d'exhumer les parcours inattendus d'individus d'exception : explorateurs défiant le danger pour cartographier des territoires encore inconnus (tels Démètre Cantemir, Csoma de Körös, Ignaz Knoblecher, Georg Schweinfurth, Edouard Schnitzer), linguistes épuisant littéralement leurs forces à acquérir et maîtriser des dizaines de langues (tels Andrzej Gawroński ou Walenty Majewski), citoyens du monde tentant de définir leur propre identité en comparant et en tenant, parfois utopiquement, de rapprocher les cultures (tel Anton Aškerc), ou encore intellectuels désintéressés foudroyés par les grandes tragédies de l'Histoire (comme en témoignent les deux dernières contributions). Pourtant ce serait mal comprendre le propos de l'ouvrage que de croire qu'il s'agit de s'absorber dans une enquête de nature biographique ou hagiographique. Ce qui importe, c'est bien plutôt la constellation que tissent au fil des pages ces trajets individuels et qui permet de remonter aux *sources* du savoir orientaliste : là où celui-ci se limite encore à des découvertes individuelles, ponctuelles, hésitantes, erratiques, qu'il faudra patiemment rassembler, compiler, comparer, pour les agréger peu à peu en un véritable appareil de connaissances pratiques puis théoriques. Le tableau de ces contributions individuelles au vaste ensemble du savoir est encore parcellaire ; mais c'est le but de cet ouvrage que de mettre au jour et de relier entre eux certains de ces jalons ignorés de l'histoire de l'orientalisme.

La première partie de l'ouvrage suit exactement ce type de logique : elle s'ouvre sur la figure majeure de Sir William Jones, figure fondatrice des études persanes en Angleterre. Les deux premiers articles (M. Benoit, L. Anvar) montrent que l'on ne saurait saisir l'homme indépendamment de l'Institution qui résume l'histoire de sa vie intellectuelle, la Royal Asiatic Society. L'article de

L. Chamlou s'inscrit dans la continuité de ces développements, en montrant que l'effort de traduction des textes orientaux, comme la poésie persane de Ḥāfez, est une entreprise ouverte, sans cesse recommencée, dans un effort jamais achevé de cerner non seulement les spécificités d'une langue étrangère, mais aussi celles de la culture dont elle est porteuse. De l'écrivain du XIV<sup>e</sup> siècle à ses traductions au XX<sup>e</sup> siècle, l'Orient conserve son pouvoir d'attrait et une partie de ses mystères, linguistiques et poétiques.

L'approche de l'Orient ne peut toutefois se résumer à cette transcription dans une culture savante, et les deux contributions regroupées sous l'intitulé « L'Orient : illustré ou réinterprété ? » (L. Bury, C. Lehni) suivent le passage de la fascination philologique vers une perception plus vivante, lorsque voyageurs et artistes essayèrent de voir, et de transposer l'Orient en images. Les deux analyses concourent à démontrer que l'appréhension fut souvent biaisée — autant par les scènes archétypales que les voyageurs s'attendaient à rencontrer (paysages bibliques, clichés exotiques) que par les codes de la représentation et les conventions de l'histoire de l'art occidental, appliquées à ce nouvel objet étrange...

Malgré ces distorsions de la perception, l'Orient n'en vint pas moins à pénétrer peu à peu une culture moins savante, plus populaire, qu'il s'agisse du théâtre, de l'illustration ou du domaine des arts décoratifs (C. Gallien, V. Alayrac-Fielding, I. Gadoin). Ainsi est-ce souvent en transitant par l'art et en se diffusant progressivement dans l'histoire du goût (jusqu'à parfois s'y diluer), que l'orientalisme trouva à se « naturaliser », et à infiltrer la culture européenne. Les trois derniers articles de cette sous-partie insistent de concert sur des phénomènes d'hybridation culturelle, d'appropriation et de détournements d'objets, de motifs visuels, et en dernier recours, de sens. C'est à ce stade, plus proche de l'assimilation d'une culture étrangère, que de sa découverte respectueuse, que l'amateur, l'enthousiaste, le simple « connaisseur », viennent rejoindre la cohorte des linguistes, philologues, traducteurs, etc., pour compléter l'ensemble assez hiérarchisé de ces hommes qui furent tous, d'une manière ou d'une autre, des « passeurs » de l'Orient. Clôturent cette partie vient une bibliographie (P. Lavagne d'Ortigue) qui tente de présenter de la manière la plus complète possible les contributions françaises, et surtout

anglaises, à l'histoire des relations diplomatiques entre l'Europe et la Perse.

La deuxième partie du volume rappelle tout d'abord que l'histoire de l'orientalisme n'a pu s'engager que grâce aux voyageurs qui, aussi curieux que téméraires, se sont les premiers aventurés en Orient, que ce fût dans le cadre de l'empire russe (M. Timuş), ou de l'empire autrichien (B. Le Calloc'h, P. Liguori, B. Baskar). Pourtant, ces voyages eux-mêmes importent moins aujourd'hui que les récits laissés par leurs protagonistes — documents dont beaucoup restent encore à défricher, mais qui s'avèrent irremplaçables pour retracer les étapes initiales dans la construction d'une image et d'un savoir de l'orient, dans la culture générale tout autant que dans les approches plus scientifiques.

Cependant, dans le cadre plus institutionnel qu'offraient leurs universités ou celles des pays voisins, d'autres figures d'orientalistes œuvraient quant à eux à définir ou affiner les outils épistémologiques ou linguistiques nécessaires à toute entreprise de traduction des cultures (C. Galewicz, I. Milewska, C. Trautmann-Waller). Mais avant de pouvoir entreprendre des travaux raisonnés ou systématiques de traduction ou d'analyse culturelle, un travail de nature véritablement encyclopédique s'imposait. On trouvera ici retracées certaines des étapes de cette vaste entreprise de repérage, de collecte, de catalogage, de classement : constitution de fonds de manuscrits (S. Tourkin, C. Lalli), développement de la lexicographie (E. Siemienec-Gołaś), de la muséographie (K. Rührdanz) et de l'histoire de l'art (I. Szántó). Avec l'introduction de ce nouveau savoir sur l'Orient à l'intérieur des manuels scolaires (S. Kenderova), on peut penser que l'orientalisme pénétra peu à peu la sphère de la culture générale.

Car parler d'orientalisme ne consiste pas à s'intéresser à des savants enfermés dans leur tour d'ivoire. On découvre avec les deux dernières contributions du volume (A. Krasnowolska, V. Schiltz) que les chercheurs des pays de l'Est, notamment, se virent parfois partie prenante (à leur corps défendant) dans les grandes convulsions de l'histoire. Il y a certainement là un noeud entre savoir et politique à explorer plus avant, tout comme le lien vivant et dynamique entre destins individuels et destinées nationales.

Le présent volume est donc riche de nouvelles ouvertures, sur des figures historiques parfois méconnues, mais aussi sur certains points de croisement des divers axes de lecture du phénomène orientaliste, et sur certaines convergences géographiques ou politiques. Il reste à travailler sur toutes ces zones d'interface, entre voyageurs et poètes, entre érudition personnelle et efforts institutionnels, entre catalogage savant et dissémination culturelle, et plus généralement entre Est et Ouest. Il faut espérer que ces zones de convergences au sein de l'orientalisme européen feront encore l'objet de bien des explorations à venir.

\*  
\* \*

Qu'il nous soit permis de remercier la Société Asiatique et J.-L. Bacqué-Grammont qui ont favorablement accueilli le projet des travaux futurs sur l'histoire de l'orientalisme de l'Europe centrale et orientale, lors de la communication sur le sujet le 8 juin 2006 ; l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, en particulier G. Lazard et F. Grenet ; J.-Ph. Bras (Institut d'Études de l'Islam et des Sociétés du Monde Musulman) ; H. Bruhns (Maison des Sciences de l'Homme) ; C. Jacob (GDRI, Les mondes lettrés) ; M.-L. Pelus-Kaplan (Université Paris-Diderot) ; Ph. Huyse, G. J. Pinault, P. Samvelian et M. Szuppe de l'UMR Mondes iranien et indien. Enfin, nous remercions M. Timuş et E. Ciurtin (Institut d'Histoire des Religions, Académie roumaine, Bucarest) qui avaient préparé la première étape de l'édition du présent volume, ainsi qu'A. Lebugle (post-doctorante associée à l'UMR Mondes iranien et indien) qui en a assuré la réalisation finale ; les présidents de séance – A. Caiozzo, G. Ladkany, R. Lardinois, A. Popović – et les participants au colloque tenu en 2008, dont la communication n'a pu figurer dans ce volume pour des raisons de calendrier : X. Celnarova, D. Chmielowska, L. Gazič, J. Hatem, F. Hitzel, A. Messaoudi, M. Treps, en espérant qu'un site sur l'histoire de l'orientalisme, dont la création est prévue dans le cadre de l'UMR Mondes iranien et indien, viendra compléter la présente publication.

Isabelle GADOIN et Živa VESEL